

Article

« Quand un pauvre diable est prince de ce monde ou le scandale de Satan selon René Girard »

Jean-Marc Gauthier

Théologiques, vol. 5, n° 1, 1997, p. 7-21.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/024940ar>

DOI: 10.7202/024940ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Quand un pauvre diable est prince de ce monde ou le scandale de Satan selon René Girard

Jean-Marc GAUTHIER
Faculté de théologie
Université de Montréal

RÉSUMÉ

Satan et ses démons habitent l'univers religieux depuis des millénaires. Le questionnement théologique à leur sujet appelle une déconstruction anthropologique. C'est ce que fait René Girard quand il relit les évangiles à la lumière de la théorie mimétique. Satan y apparaît comme la fausse transcendance des rapports sociaux de rivalité conduisant à la violence sacrée. Cette démystification du monde satanique est déjà présent dans les évangiles à travers le langage du *skandalon*. Le scandaleux Satan est démystifié par le scandale de la croix. Croire en l'Évangile, c'est aussi refuser de croire en Satan en le renvoyant à son illusion mystificatrice.

Satan and his demons have inhabited the religious universe for thousands of years. Theological questioning of this subject calls for an anthropological deconstruction. This is what René Girard does when he re-reads the gospels in the light of his mimetic theory. Here, Satan appears as a false transcendence of social relationships of rivalry that leads to sacred violence. This demystification of the satanic world is already present in the Gospel throughout the language of skandalon. The scandalous Satan is demystified by the scandal of the cross. To believe in the Gospel is also to refuse to believe in Satan in referring him back to his trickster illusion.

Satan, le diable, les démons et leur enfer – comme les bons anges, – reviennent à la mode... du moins dans certains milieux et de différentes façons, parfois étonnantes. La présence possible de malins génies qui gèrent le monde, la possibilité qu'un ou des malins génies aient participé de quelque façon à l'origine de ce monde ou soient partie prenante d'une fin du monde catastrophique, tout cela habite le paysage religieux depuis des millénaires. Et aujourd'hui encore on retrouve, sous de multiples

formes, ces figures sataniques, diaboliques, démoniaques, infernales. Le cinéma en est rempli. Il est peut-être paradoxal que dans un monde où la foi en Dieu est remise en question, le diable et ses mimes semblent, malgré tout, assez bien positionnés. Là même où ne croit plus en Dieu, on hésite à se passer du diable.

Le questionnement théologique au sujet de Satan est sans doute moins de savoir si on y croit ou pas – Satan peut-il être objet de foi? – que de comprendre ce que l'on veut dire quand on emploie un tel langage pour rendre compte d'une certaine expérience socio-religieuse. Car n'est-ce pas de cela qu'il s'agit? Une expérience d'un certain type traduite dans un langage religieux. Et le défi n'est-il pas de saisir la pertinence de l'expérience et la signification possible de sa traduction religieuse?

Les écrits judéo-chrétiens – les évangiles en particulier – parlent de Satan, du diable et des démons de multiples façons. Mon propos ici n'est pas d'en rendre compte directement ni d'en faire une étude exhaustive. Mon projet est plus limité : élaborer une problématique anthropothéologique au sujet de Satan, du diable et des démons à partir de la lecture qu'en fait René Girard. Et de là, comprenant un peu mieux ce qui est en jeu dans ce discours religieux, oser poser, malgré tout, la question de « la foi » par rapport à Satan. Croire ou ne pas croire, serait-ce alors la question?

Girard essaie de comprendre le discours sur Satan, le diable et les démons à partir de la théorie mimétique¹. On ne peut saisir ou s'appro-

¹ René Girard a développé cette théorie en lisant de grands romanciers comme Cervantès, Stendhal, Flaubert, Dostoïevski et Proust (*Mensonge romantique et vérité romanesque*. Grasset, 1961), théorie confirmée ou déjà présente, selon lui, chez Shakespeare (*Shakespeare. Les feux de l'envie*. Grasset, 1990) et dans les écrits judéo-chrétiens (*Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Grasset, 1978; *Le Bouc émissaire*. Grasset, 1982; *La Route antique des hommes pervers*. Grasset, 1985). C'est dans *La Violence et le sacré*. Grasset, 1972, qu'il a d'abord élaboré, en lien avec le mimétisme, l'hypothèse du meurtre fondateur d'une victime émissaire pour rendre compte de l'origine des cultures et des religions. La théorie mimétique gravite donc autour de deux pivots anthropologiques fondamentaux : le mimétisme et le mécanisme du bouc émissaire. L'être humain est fondamentalement mimétique, positivement et négativement. Il apprend en imitant et son désir est lié au désir de l'autre; ce qui l'amène à vouloir s'appropriier le même objet que l'autre. En certaines circonstances, quasi inévitables, cette rivalité mimétique s'accélère et s'accroît au point de conduire à la violence collective et meurtrière. Ce mouvement de violence réciproque pratiquement interminable arrive à se contenir par un transfert de cette violence réciproque en violence unanime contre une victime. Le meurtre collectif de la victime désormais sacralisée (puisque c'est elle qui a ramené la paix) devient le fondement culturel et religieux des sociétés humaines. Les mythes rendent compte, en le masquant,

prier la figure religieuse de Satan² que si on la déconstruit anthropologiquement, que si l'on y voit une façon de rendre compte du processus mimétique et de la sacralisation de la violence. Girard va plus loin; il affirme que cette déconstruction anthropologique est déjà présente dans les écrits néo-testamentaires à travers le langage du scandale (*skandalon*).

Qui est *Satan*? Qu'est-ce que le *diabolos*? Cette question apparemment d'ordre religieux est aussi d'ordre anthropologique car elle met en jeu et en cause des rapports humains fondamentaux, rapports de rivalité et de violence entre les êtres humains mais aussi rapport à une certaine « transcendance » mystificatrice quand vient le temps de rendre compte de l'origine et de la signification de réalités humaines déterminantes : le désordre ou le chaos de la violence collective et l'ordre structurant des sociétés et des cultures. Cette question sur Satan rebondit alors dans l'ordre théologique car elle pose, en contre-partie, la question de Dieu : si Dieu est Dieu, l'est-il autrement que ce qui se laisse entrevoir dans le miroir déformant où apparaît la figure sacrée de Satan. S'il y a un Dieu qui soit vraiment Dieu, qu'en est-il de son rapport à l'autre sacré, au faussement dieu figuré par Satan? Qu'en est-il d'une transcendance non mystificatrice?

Il y a chez Girard différentes lectures de Satan qui sont inter-reliées : une lecture anthropologique qui se confirme et s'approfondit à travers une lecture interprétative de textes judéo-chrétiens et se répercute en lecture théologique. C'est donc ce mouvement de lecture que nous suivrons ici.

de cet événement fondateur. Les rites rejouent l'événement fondateur et sa résolution sacrificielle et contribuent à contenir symboliquement la violence collective toujours menaçante. Les interdits visent à empêcher le processus mimétique de se déchaîner à nouveau en violence collective interminable.

Les écrits judéo-chrétiens rendent compte, d'Abel à Jésus, de cette violence meurtrière mais pour de plus en plus la démystifier en révélant l'innocence de la victime et la perversité du mécanisme fondateur.

La théorie mimétique de Girard a été l'objet d'évaluations multiples depuis plus d'une vingtaine d'années. Ce n'est pas le lieu ici de rendre compte de ces évaluations positives ou négatives ni d'entrer dans les débats que cette théorie a suscités. Nous partons ici de cette théorie pour essayer de mieux rendre compte du « cas Satan ».

² Les évangiles emploient différents termes pour nommer ce qui est en cause ici : Satan, diable (*diabolos*), démon(s), prince de ce monde, Bézélzéboul... Il y aurait lieu de faire des distinctions même si on passe souvent d'un terme à l'autre comme s'ils étaient équivalents. Nous ferons plus loin certaines distinctions, mais employant ici d'abord le terme Satan, nous voulons faire référence à quelque chose de global et de fondamental incluant ce que représente les autres appellations.

1. Satan, le mimétisme et la violence collective

Qu'est-ce que Satan? Qu'en est-il du diable? Girard, commentant un texte de l'évangile de *Jean*³, en arrive à des affirmations comme celles-ci :

Satan, c'est le mécanisme fondateur lui-même, le principe de toute communauté humaine... Satan ne fait qu'un avec les mécanismes circulaires de la violence, avec l'emprisonnement des hommes dans les systèmes culturels ou philosophiques qui assurent leur *modus vivendi* avec la violence...

Satan, c'est le nom du processus mimétique dans son ensemble; c'est bien pourquoi il est source, non seulement de rivalité et de désordre, mais de tous les ordres menteurs au sein desquels vivent les hommes. C'est bien pourquoi, dès l'origine, il fut un homicide; pour l'ordre satanique, il n'y a pas d'autre origine que le meurtre et ce meurtre est mensonge (GIRARD, 1978 : p. 185).

Satan est une figure sacrée, religieuse, qui masque et nomme – qui nomme en masquant – des mécanismes anthropologiques fondamentaux. Parler de Satan est une façon de dire l'ordre des sociétés humaines fondé sur la violence collective, ordre menteur que l'on refuse de reconnaître comme régulateur des rivalités interminables et du désordre mimétique des rapports humains.

Il en est de Satan comme du principe qui rend compte des royaumes de ce monde. Il est « prince de ce monde » – comme le nomme l'évangile de *Jean*⁴ – « en étant le principe de l'expulsion violente et du mensonge qui en résulte. Le royaume de Satan n'est rien d'autre que la violence s'expulsant elle-même... » (GIRARD, 1982, p. 263)⁵.

³ Voir *Jn* 8,43-44 : « Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage? Parce que vous n'êtes pas capables d'écouter ma parole. Votre père c'est le diable et vous avez la volonté de réaliser les désirs de votre père. Dès le commencement il s'est attaché à faire mourir l'homme; il n'avait pu se maintenir dans la vérité parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Lorsqu'il profère le mensonge, il puise dans son propre bien parce qu'il est menteur et père du mensonge ». Comme pour confirmer que la révélation de l'ordre diabolique entraîne de la violence collective, on veut faire mourir Jésus : « Alors ils ramassèrent des pierres pour les lancer contre lui... » (v. 59).

⁴ Voir *Jn* 12,31; 14,30; 16,11.

⁵ Voir *Mt* 12,25-26 : « Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine; aucune ville, aucune famille divisée contre elle-même, ne se maintiendra. Si donc Satan expulse satan, il est divisé contre lui-même : comment alors son royaume se maintiendra-t-il? »

Les évangiles nous parlent de deux royaumes ou de deux règnes. Celui de Dieu que Jésus vient annoncer et qui n'est pas reçu ni compris d'emblée. Et celui de Satan qui est l'ordre établi de ce monde fondé sur la violence, le meurtre et le mensonge. Chaque évangile témoigne différemment de l'affrontement entre ces deux royaumes incompatibles⁶. Si l'annonce du règne de Dieu avait été entendue et reçue, il n'y aurait pas eu d'annonce apocalyptique et de passion (de crucifixion) qui disent, chacune à leur façon, comment fonctionne et se réalise le royaume de Satan : par la violence et le meurtre. Mais avec la venue de Jésus et la révélation qui s'accomplit jusque dans la passion et la mort, « désormais cette violence est devenue sa propre ennemie et va finir par se détruire elle-même; le Royaume de Satan, plus divisé contre lui-même que jamais, ne pourra plus se maintenir » (GIRARD, 1978, p. 227).

La figure de Satan prête à une lecture mythique des réalités en cause dans l'affrontement des deux royaumes. Il n'est pas surprenant que l'on veuille rendre dans un langage mythique et mystificateur ce qui a trait à cet ordre du monde fondé sur la violence et le mensonge. C'est le processus même d'une certaine mythologie qui est en jeu et mis en cause dans l'annonce évangélique du règne de Dieu. C'est pourquoi la déconstruction de Satan et de son ordre est déjà présente dans les évangiles. Jésus lui-même apparaît comme ce démystificateur qui permet de nommer les articulations du royaume de Satan en les démontant, en particulier à travers le langage du *skandalon*.

2. Satan et le *skandalon*

Dans un sens premier, le *skandalon* est l'objet placé en travers du chemin pour empêcher d'avancer; c'est la pierre d'achoppement. Dans les textes évangéliques cependant, le *skandalon* fait habituellement référence aux rapports humains :

... c'est toujours autrui ou c'est moi-même en tant que je suis aliéné à l'autre..., c'est toujours l'obstacle obsédant qui suscite sous nos pas le désir mimétique avec toutes ses ambitions vaines et ses ressentiments absurdes..., c'est la tentation par excellence du modèle qui attire en tant qu'il fait obstacle et fait obstacle en tant qu'il attire (GIRARD, 1976, p. 439).

⁶ Voir, entre autres, les récits des tentations (dont il est fait mention plus loin à la note 12) et les nombreux récits d'exorcismes.

Le *skandalon* est le désir en tant qu'il fait des être humains des idoles les uns pour les autres⁷. Il est ce qui s'oppose à l'amour véritable⁸, ce qui risque d'éclabousser l'enfant fasciné par l'adulte⁹. Quand l'évangile dit que le scandale conduit à la géhenne de feu¹⁰ si on ne l'arrache pas (Mt 18,5-9), il affirme un lien étroit entre le *skandalon* et Satan. Ce sont deux façons de nommer une même réalité : l'obstacle qui cherche à empêcher de prendre le chemin de Dieu. De la même façon, Pierre, comme un tentateur (un Satan), est un obstacle-scandale sur la route que Jésus est appelé à suivre :

Pierre, le tirant à lui, se mit à le morigéner en disant : « Dieu t'en préserve, Seigneur! Non, cela ne t'arrivera point! » Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « Passe derrière moi Satan, tu me fais obstacle (*skandalon ei eimou*), car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt 16,23).

Pour Pierre, la passion ne peut être qu'un objet de scandale. Pierre est scandalisé et c'est pour cela qu'il peut être un scandale-obstacle pour Jésus. Le scandale est contagieux, comme tout ce qui est mimétique, et il exerce une force incroyable qui peut se répandre indéfiniment si elle n'est pas brisée. C'est le fonctionnement du processus idolâtrique qui fait sans cesse s'attacher aux faux-dieux et détourne du chemin de Dieu.

Jésus lui-même risque d'être un *skandalon* pour ceux qui sont pris dans les filets du désir mimétique :

Il y a quelque chose d'idolâtre et de scandalisé dans l'emprise qu'exerce Jésus sur les disciples avant la passion. C'est pourquoi ils ne comprennent jamais ce dont il est question. Ils attribuent encore à Jésus le prestige mondain du grand chef, de « l'entraîneur d'hommes » ou du « maître à penser ». Les disciples voient en Jésus quelqu'un

⁷ Dostoïevski traite de façon géniale de ces rapports idolâtriques entre des êtres humains. Il le fait particulièrement dans un roman qui s'intitule de façon très significative : *Les possédés* ou *Les démons*.

⁸ Voir 1 Jn 2,10-11 : « Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucun *skandalon*. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, il ne sait pas où il va car les ténèbres ont aveuglé ses yeux ».

⁹ Voir à ce sujet *Le Bouc émissaire*, 1982, chapitre XI, « La décollation de saint Jean-Baptiste »; Girard y analyse le rapport scandaleux entre la « petite fille » (*korasion*) et sa mère Hérodiade, rapport conduisant à la mise à mort du prophète.

¹⁰ Il est particulièrement significatif de noter que l'*enfer* traduit le terme grec de *gehenna* qui renvoie à la vallée de *ben-hinnom* (hébreu), lieu où les Israélites rendaient un culte aux idoles en sacrifiant des enfants (Jr 7,31). Le sacrifice des enfants pour rendre un culte au dieu est le *skandalon* ou le « satanisme » à son paroxysme.

d'invulnérable, c'est-à-dire le maître d'une violence supérieure. Et s'ils le suivent, c'est pour participer à cette invulnérabilité, c'est pour se diviniser au sens de la violence (GIRARD, 1976, p. 441).

Le rapport à Jésus peut lui-même être pris dans le processus idolâtrique. On peut faire de l'anti-idolâtre qu'est Jésus une idole de plus et s'enfermer dans le *skandalon*. Pierre, lui, pense naïvement qu'il ne sera pas scandalisé même si tous les autres le sont. Jésus lui annonce alors qu'il le reniera trois fois. Pierre est pris dans les filets du *skandalon*¹¹. Ce n'est pas pour rien qu'il est identifié à Satan. Il y a une confrontation entre Jésus et Satan qui passe dans le rapport que les disciples entretiennent avec « le maître ». Tous les disciples, et Pierre en particulier, sont tentés de faire de lui une idole et de le faire entrer dans le processus idolâtrique. Ils jouent vraiment auprès de Jésus le rôle du tentateur même si la façon d'en parler est moins mythique que dans les textes qui traitent de la tentation au désert¹². Cependant, même dans ces textes, « en dépit du décor mythologique, Satan apparaît... comme l'obstacle-modèle mimétique, principe violent de toute domination terrestre comme de toute idolâtrie » (GIRARD, 1978, p. 442). Satan est ce qui symbolise le détournement du chemin de Dieu vers l'adoration de l'idole.

Ainsi, Pierre et les disciples sont toujours tentés de se détourner du chemin qui mène à Dieu et d'entrer dans le processus idolâtrique. Jésus les met en garde contre ce piège et leur indique la route à suivre pour sortir du *skandalon*. La seule façon de le dépasser est de le traverser en prenant le chemin de la croix¹³. Ce qui est proprement un objet de scandale, la croix, est aussi ce qui permet de sortir du monde idolâtrique. Ce qui, en apparence, reproduit le monde idolâtrique de la violence et du sacré est le renversement de ce monde. Cela n'est pas évident, car « le scandale, c'est la violence elle-même et le savoir violent de la violence » (GIRARD, 1978, p. 449). Il est toujours possible de regarder le crucifié de façon scandalisée et de lire sacrificiellement l'événement de la passion et de la mort de Jésus. Mais sur la croix, Satan est vaincu et avec lui tout ce qu'il représente, tout ce qu'il symbolise. C'est le processus même de la violence sacrée, qui, en se manifestant, est révélé, déconstruit. L'idole est vaincue parce que reconnue comme idole et le processus idolâtrique est mis en faillite.

11 Girard analyse le reniement de Pierre dans *Le Bouc émissaire*, 1982, p. 213-223.

12 Voir Mt 4,1-11; Mc 1,12-13; Lc 4,1-13.

13 Voir Mt 16, 24 : « Si quelqu'un veut venir à ma suite... qu'il prenne sa croix et me suive ». Ce texte fait suite à celui où Jésus identifie Pierre à Satan.

Suivre Jésus jusqu'à la croix est alors un passage à travers le scandale avec ce risque d'aboutir au « scandale par excellence »... : « la victime fondatrice enfin révélée et... le rôle que joue le Christ dans cette révélation » (GIRARD, 1978 : p. 451). En effet, « la pierre rejetée par les bâtisseurs... est devenue la pierre d'angle »¹⁴ et elle risque de devenir pierre de scandale pour tous ceux qui ne comprennent pas « le rôle que joue la victime fondatrice dans l'anthropologie fondamentale » (GIRARD, 1978, p. 451), pour ceux qui ne comprennent pas que le chemin de Dieu passe désormais par celui de la victime désacralisée.

La croix est le suprême *skandalon* non pas parce que « la majesté divine... succombe au supplice le plus ignoble » mais parce qu'à travers elle « une autre opération se déroule, proprement inouïe, qui discrédite et déconstruit tous les dieux de la violence, parce qu'elle révèle le vrai Dieu qui n'a pas en lui la moindre violence » (GIRARD, 1978, p. 452). La mise à mort collective d'une victime, manifestée dans la croix, se révèle inopérante et illusoire pour rendre compte de la voie de Dieu. Dieu ne se chauffe pas de ce bois-là. Le meurtre collectif et la violence sacralisée sont la voie « satanique » – voie faussement divine et vraiment idolâtrique – et non celle de Dieu. Dieu est celui que l'on reconnaît par-delà le scandale, celui qui ne se laisse pas enfermer dans le scandale, celui qui rend Satan illusoire... en révélant l'illusion du monde satanique.

Les évangiles nous présentent cela à travers les récits du tombeau vide, de la pierre roulée. Le meurtre du prophète et son enfermement dans le tombeau sont proprement scandaleux. Une grosse pierre, pierre de scandale, bloque l'entrée du tombeau. « Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau? », demandent les femmes (Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé). « Et levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée : or, elle était très grande » (Mc 16,3-4). La grosse pierre scandaleuse qui ferme l'entrée du tombeau du prophète assassiné est déplacée et le tombeau est vide. Si Dieu est Dieu, il est celui qui refuse l'enfermement scandaleux dans la mort, celui qui refuse la voie « satanique » du meurtre collectif sacralisé; il est celui dont les messagers annoncent que la crucifixion n'est pas le dernier mot et qu'il ne faut pas chercher le crucifié parmi les morts¹⁵. Tout autre vision de Dieu ne peut être que satanique et idolâtrique, c'est-à-dire illusoire, car elle laisse croire que la violence sacralisée et la mort ont le dernier mot. Ou plutôt nous sommes renvoyés à une question théologique fondamentale. Ou bien

14 Lc 20, 17 citant le psaume 118 au verset 22.

15 Voir Mc 16,6 : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici » et Lc 24,5 : « Ne cherchez pas chez les morts celui qui est vivant ».

Dieu est illusion, c'est-à-dire qu'il n'est qu'une figure satanique recyclée et alors la violence sacralisée est le dernier mot. Ou bien il y a Dieu qui est vraiment Dieu; alors Satan et toutes ces figures idolâtriques sont illusions et la violence sacralisée n'est pas le dernier mot.

Pour saisir que cette violence sacralisée n'est pas ce dernier mot, il importe donc de bien lire la passion de Jésus et les écrits qui en rendent compte. Ces écrits démontent les ressorts du processus idolâtrique et font s'écrouler « les puissances symboliques » qui sont « le fruit de la représentation persécutrice » (GIRARD, 1982, p.149). La passion de Jésus telle qu'inscrite dans les évangiles est vraiment une passion sans idole qui devient vérité démystifiante, machine à défaire les mythes et les idoles, voie de résistance à l'idolâtrie. Cette occasion de scandale que sont la passion et la croix permettent de se défaire du scandale et de déconstruire le symbole satanique qui en rend compte en le mythifiant et en nous mystifiant.

3. De Satan au Paraclet¹⁶

Les évangiles sont, pour Girard, les textes qui permettent de « mettre fin à l'emprisonnement de l'humanité dans les systèmes de représentation mythologique fondée sur la fausse transcendance d'une victime sacralisée » (GIRARD, 1982, p. 234). Cette « fausse transcendance » est le plus souvent nommée « Satan » ou « diable » par les évangiles quand on veut parler du processus idolâtrique de façon unifiée. Quand on veut montrer la multiplicité ou la diversité des idoles, on parle des démons ou des forces démoniaques.

Satan, c'est la « fausse transcendance de la violence » : il est le principe qui assure à ce monde son ordre fondé sur la violence même si cela est un désordre profond. Il est, d'une certaine façon, l'incarnation du désir mimétique; seulement d'une certaine façon... car il est fondamentalement « désincarnation » : « c'est lui qui vide tous les êtres, toutes les choses et tous les textes de leur contenu » (GIRARD, 1982, p. 235); il est illusion et principe d'illusion, idole et principe d'idolâtrie.

¹⁶ Dans les trois derniers chapitres du *Bouc émissaire* (1982), Girard parle de Satan, des démons et du Paraclet. Ces chapitres sont très révélateurs de sa réflexion sur le monde « satanique ». Qui sont « les démons de Gérasa » (chapitre XIII) sinon le monde des idoles qui possède une communauté humaine? Qui est « Satan divisé contre lui-même » (chapitre XIV) sinon le processus idolâtrique qui court à sa perte? Qui est le Paraclet (Chapitre XV) sinon l'Esprit de Dieu à l'œuvre dans le monde et dans l'histoire pour rendre vaines les idoles, défaire le processus idolâtrique et défendre les victimes?

Affirmer que Satan est « le prince de ce monde » équivaut à affirmer que « ce monde » est fondé sur l'illusion la plus mensongère et la plus perverse, « le meurtre unanime et spontané d'un bouc émissaire » (GIRARD, 1982, p. 263). Se laisser prendre à cette illusion, c'est jouer le jeu du tentateur qui promet de donner tous les royaumes du monde à ceux qui se prosternent devant lui et l'adorent (Mt 4,8-9).

Adorer Satan c'est aspirer à la domination du monde, c'est donc entrer avec autrui dans les rapports d'idolâtrie et de haine réciproques qui ne peuvent aboutir qu'aux faux-dieux de la violence et du sacré aussi longtemps que les hommes peuvent en perpétuer l'illusion, puis finalement à la destruction totale le jour où cette illusion n'est plus possible (GIRARD, 1982, p. 275-276).

En somme Satan est, comme nous l'avons déjà dit, une façon de nommer, dans un langage mythique et religieux, le processus d'idolâtrie qui consiste à fonder le monde, les sociétés, les rapports sociaux sur la violence collective en sacralisant cette violence; c'est-à-dire en y reconnaissant quelque chose de « divin », de faussement divin. Satan (l'accusateur) est la fausse transcendance de l'humanité incapable de gérer ses rapports sociaux et son histoire autrement qu'en tuant, en violentant et en accusant des victimes innocentes; il est, au sens étymologique, principe d'accusation comme le *diabolos* est principe de division.

Au *diabolos* qui lui demande de l'adorer en lui promettant tous les royaumes du monde, Jésus répond comme à Pierre : « Retire-toi Satan! ». À Pierre, Jésus ajoutait : « Tu es pour moi un *skandalon* » (Mt 16,23); le diable, lui, il l'envoie littéralement « au diable », c'est-à-dire à sa propre illusion et à son propre mensonge en mettant le cap sur la réalité du vrai Dieu : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à lui seul que tu rendras un culte » (Mt 4,10). Il y a donc une opposition fondamentale entre l'idole et Dieu et elle ressemble toujours à celle entre l'illusion et la vérité. Jésus prend la voie de la vérité démystifiante et met en déroute celui qui est présenté comme le symbole du mensonge et le prince d'un monde qui se construit sur l'illusion.

Ainsi le chemin de Jésus, qui est aussi chemin de croix, le conduit à la victoire sur Satan et les démons¹⁷; il le conduit à défaire les idoles et à rendre inopérant le principe idolâtrique, à renvoyer tout ce beau monde dans le royaume de la vanité. Le chemin de Jésus le conduit à défaire le

¹⁷ Voir à ce sujet l'analyse par Girard du texte des démons de Gérasa (Mc 5,1-17 et parallèles en Mt et Lc) dans *Le Bouc émissaire*, 1982, p. 233-258. Cette victoire n'est pas toujours bienvenue car les sociétés humaines tiennent à garder leurs idoles; c'est pourquoi l'on demande à Jésus de quitter la région (Mc 5,17).

point de vue des persécuteurs et à faire voir celui des victimes. Il est un défenseur (*paraclêtos*) qui fait sortir le monde de l'emprise idolâtrique de Satan et de ses sous-produits.

Ce n'est pas parce que Satan est vaincu et réduit à la vanité du néant que l'Esprit de Dieu (le Paraclet) se manifeste. C'est parce que l'Esprit de Dieu se manifeste en Jésus que Satan est vaincu et que les idoles sont « dés-idolâtrées ». S'il y a un combat entre Jésus et Satan – et tout ce qu'il représente –, ce n'est pas un combat manichéen entre le Dieu du bien et le Dieu du mal, mais le combat plus subtil entre le vrai Dieu et l'idole qui est illusion. Selon Girard, ce combat est celui où Dieu, en Jésus, vient triompher de la représentation persécutrice qui accable l'humanité en révélant le sens de son mécanisme destructeur. Il s'agit véritablement d'« une victoire du Christ sur Satan, ou de l'Esprit de vérité sur l'Esprit du mensonge » (GIRARD, 1982, p. 287). L'évangile de *Jean* parle de cela dans les passages où il est fait mention du Paraclet et de l'Esprit de vérité¹⁸. À lire ces textes, on découvre que « la justification de Jésus dans l'histoire, son authentification ne fait qu'un avec l'annulation de Satan » (GIRARD, 1982, p. 287). « Le prince de ce monde est jugé » (*Jn* 16, 11) alors que Jésus retourne au Père après avoir accompli son œuvre jusqu'au bout :

En maintenant la parole du Père jusqu'au bout et en mourant pour elle, contre la violence, Jésus franchit l'abîme qui sépare les hommes du Père. Il devient lui-même leur Paraclet, c'est-à-dire leur protecteur et il leur envoie un autre Paraclet, qui ne va pas cesser d'opérer dans le monde pour y faire éclater la vérité au grand jour (GIRARD, 1978, p. 288).

Jésus s'était manifesté comme Paraclet en prenant position en faveur des pauvres, des malades, des exclus, des victimes; mais il accomplit pleinement son œuvre en révélant le sens du mécanisme qui fait les victimes, en étant lui-même victime d'un meurtre collectif. Cependant les disciples et les êtres humains en général ne comprennent pas facilement ni rapidement le sens de la victoire de Jésus-Paraclet sur le prince de ce monde. C'est « l'autre Paraclet » (*Jn* 14,16) que le Père envoie à la demande de Jésus qui les « conduira à la vérité tout entière » (*Jn* 16,13). Car il est difficile d'entendre et de reconnaître celui qui vient remettre en question le processus idolâtrique qui fait les royaumes ainsi que les « dieux » sur lesquels on s'appuie pour les faire fonctionner.

¹⁸ Voir *Jn* 16,1-4 et 8-14; 14,16-17 et 25-26 : 15,23-27. Ces textes sont analysés dans *Le Bouc émissaire*, p. 287-295.

Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra lui-même témoignage de moi; et à votre tour vous me rendrez témoignage parce que vous êtes avec moi depuis le commencement.

Je vous ai dit tout cela afin que vous ne succombiez pas à l'épreuve. On vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où celui qui vous fera périr aura un sentiment de présenter un sacrifice à Dieu (Jn 15,23 à 16,2).

La vérité est difficile à recevoir comme le scandale difficile à dépasser. À observer le déroulement de l'Histoire, il peut sembler que la révélation échoue. Comme le premier Paraclet n'a pas été reçu quand il est venu chez les siens, l'autre Paraclet semble échouer de la même façon. Les persécutions continuent, les victimes s'accumulent et on croit même rendre un culte à Dieu en persécutant. Ce « sacrifice à Dieu » est une caricature, une défiguration « satanique » du visage de Dieu. C'est au sens strict un péché contre l'Esprit, c'est-à-dire refuser la révélation de l'Esprit de vérité et reproduire en pratique le processus idolâtrique qui consiste à tuer au nom de Dieu ou à sacraliser l'acte même de persécuter.

Mais l'Esprit de vérité poursuit son chemin malgré les résistances. En effet, « la résistance persécutrice... rend manifeste cela même qu'elle devait cacher pour résister effectivement, les mécanismes victimaires. Elle accomplit la parole révélatrice entre toutes, celle qui discrédite l'accusation persécutrice... » (GIRARD, 1982, p. 294). En d'autres mots, l'Esprit de Dieu discrédite Satan; il rend vain ce qui est représenté et symbolisé dans la figure sacrée et mythique de Satan. Et il le fait en révélant le sens de la mort innocente de Jésus « et de toute mort innocente depuis le commencement jusqu'à la fin du monde... » Car « toute violence désormais révèle ce que révèle la passion du Christ, la genèse imbécile des idoles sanglantes, de tous les faux-dieux des religions, des politiques et des idéologies » (GIRARD, 1982, p. 294-295).

4. Croire ou ne pas croire?

Pour ou contre Satan, le diable ou l'enfer? La question est sans doute superflue sinon mal posée. Il s'agit moins de se demander si de telles réalités existent, d'affirmer sa foi ou sa non-foi en Satan que de comprendre ce qui se joue et essaie de se nommer dans ce langage mythico-socio-religieux.

Certains prétendent que la plus grande ruse de Satan est de nous convaincre qu'il n'existe pas. Avec Girard on pourrait affirmer que sa

deuxième plus grande ruse serait de nous convaincre qu'il existe¹⁹. Mais il vaut peut-être mieux aborder la question par un autre bout et dire qu'une des plus grandes ruses des êtres humains est de se convaincre qu'un « Satan » existe, de le faire exister en le personnifiant et surtout en reproduisant les mécanismes qu'il représente et symbolise. Si la ruse diabolique ou satanique est de nous entraîner sur des chemins illusoire, déjouer la ruse est peut-être de se mettre en frais de nommer et comprendre le symbole et de rendre compte du processus de symbolisation.

Dans une perspective girardienne, on pourrait dire que le *diabolos* est le concept socio-religieux qui représente la réalité mimétique (l'envie, la compétition, la division, l'affrontement...) alors que le *Satan* renvoie à l'accusation, au mécanisme du bouc émissaire engendré dans la violence sacrilisante et à l'ordre du monde fondé sur ce processus.

Le *diabolos* comme le *Satan* rendent compte de mécanismes fondamentaux qui transcendent l'humain de façon perverse. Ces fausses transcendances sont des principes illusoire qui ont une influence réelle et immense puisque le monde – au sens « des gens » et de « l'ordre mondain » – se vit et se structure à partir d'eux. *Diabolos* et *Satan* sont des symboles d'une allure tout à fait particulière. *Diabolos* est en fait un pseudo-symbole car ce qu'il produit est le contraire du *sum-bolè*. Le symbole est ce qui rassemble, ce qui met ensemble, ce qui joint alors que *dia-bolos* est ce qui divise. Le *diabolos* est « symbole » de discorde, de désunion alors que le *Satan* est symbole d'harmonie mais une fausse harmonie; ou plutôt, devrait-on dire, une harmonie perverse car elle est fondée sur le transfert des crises sociales vers une victime, sur l'accusation d'une victime et sa « bouc-émissairisation²⁰ » dans un processus de violence sacrée. *Satan* est donc aussi un pseudo-symbole car le monde qui se structure et se rassemble dans le processus satanique du tous contre un, est un monde faux et pervers même si ce monde est « humain, trop humain ».

Pour comprendre, comme les Évangiles nous y invitent, que le « prince de ce monde » est vaincu, que le *Satan* est anéanti, que le *diabolos* n'a plus d'emprise sur ce qui vient²¹, il ne s'agit pas de se

19 Voir Gil BAILIE, *Violence Unveiled. Humanity at the Crossroads*. New-York, Crossroad, 1995, p. 204. Voir le chap. 11, « His Snares are Broke », p. 201-216, qui recoupe un certain nombre d'interprétations présentées ici.

20 Essai de traduction de l'anglais *scapegoating*.

21 Il est significatif de noter que lorsque l'évangile de *Jean* parle du « prince de ce monde », c'est généralement pour montrer qu'il est vaincu, sans pouvoir...; voir 12,31 : « C'est maintenant le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être

demander si l'on croit à ces principes d'illusion. Au contraire, pour comprendre qu'il y a là des principes d'illusion, il s'agit d'entrer dans le chemin de la foi, de commencer à croire à la Bonne Nouvelle annoncée et réalisée en Jésus Christ. Cette bonne nouvelle qui s'accomplit pleinement dans la révélation que le processus qui conduit à la mise à mort d'une victime innocente n'est pas le dernier mot de ce monde. Qu'il est possible de le vivre et de le construire autrement, en dé-construisant ce qui se bâtit sur la mort des autres.

Mais il serait illusoire de penser que désormais tout est simple, que l'Évangile, pleinement accompli et réalisé, a rejeté dans l'ombre une fois pour toutes ce qui est satanique, diabolique et infernal. Ce serait la dernière ruse de l'illusionniste : de laisser croire que nous sommes dans le meilleur des mondes et que le désordre établi est volonté d'un dieu – fausse figure diabolique –. La bonne nouvelle est un projet, celui, entre autres, de rendre illusoire le *diabolos*, le *Satan*, leurs démons et leur enfer; le projet d'en révéler les forces illusoires, d'en démonter les mécanismes psycho-sociaux et de révéler que Dieu n'est pas Satan, pas même un bon diable.

Ne pas croire en Satan, au diable, aux démons et à tout ce qu'ils symbolisent est une entreprise de foi. Celle même qui s'inscrit dans les gestes d'exorcistes accomplis par Jésus mais plus radicalement encore dans l'exorcisme suprême qu'est la mise en faillite du principe satanique à travers la croix et la résurrection. Il y a là quelque chose à croire, véritablement, dans ce scandale de la croix qui défait le scandale de Satan.

Bibliographie

- BAILIE, Gil, *Violence Unveiled. Humanity at the Crossroads*. New-York, Crossroad, 1995.
- GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris, Grasset, 1961.
- GIRARD, René, *La Violence et le sacré*. Paris, Grasset, 1972.
- GIRARD, René, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris, Grasset, 1982.
- GIRARD, René, *Le Bouc émissaire*. Paris, Grasset, 1982.
- GIRARD, René, *La Route antique des hommes pervers*. Paris, Grasset, 1985.
- GIRARD, René, *Shakespeare : Les feux de l'envie*. Paris, Grasset, 1990.
- GIRARD, René, *Quand ces choses commenceront... Entretiens avec Michel Tréguer*. Paris, Arléa, 1994.
- HAMERTON-KELLY, Robert G., *The Gospel and the Sacred : Poetics of Violence in Mark*. Minneapolis, Fortress Press, 1994.
- OUGHOURLIAN, Jean-Michel, *Un mime nommé désir : Hystérie, transe, possession, adorcisme*. Paris, Grasset, 1982.
- SCHWAGER, Raymund, S.J., *Must There Be Scapegoats? Violence and Redemption in the Bible*. San Francisco, Harper & Row, 1987.
- WILLIAMS, James G. , *The Bible, Violence and the Sacred : Liberation of the Myth of Sanctioned Violence*. San Francisco, Harper, 1991.